

Revue de Presse

C_MICHEL LAFON

vendredi 03 juin 2011

S O M M A I R E

MICHEL LAFON

La technologie est-elle bonne pour le cerveau ? <i>Ca M'intéresse</i> .- 01/06/2011	1
Les éditeurs retrouvent le chemin de la stabilité <i>Caractère</i> .- 01/06/2011	4
Hemingway : une vie <i>Vsd.fr</i> .- 01/06/2011	5

MICHEL LAFON



Alors que les Français passent près de 30 heures sur Internet et 2 h 20 en moyenne

La technologie est-elle

En quelques années, les nouveaux outils de communication ont provoqué une révolution. Nos méninges s'y sont adaptées, pour le meilleur comme pour le pire.

Texte Valérie Buron, illustrations Alain Gonçalvès

Google nous rend-il idiot ? », s'interroge en 2008 l'essayiste américain Nicholas Carr, à la une du mensuel américain *The Atlantic*. Une question qui concerne aujourd'hui plus de 2 milliards de personnes, nombre d'utilisateurs d'Internet recensés par Internet World Stats en juin 2010 (2 millions en 1994), dont 44 millions de Français. Les téléphones portables aussi ont conquis 5 milliards d'abonnés, près de sept fois plus qu'il y a dix ans, selon une étude Ericsson de 2010. Et la vente de GPS explose... Avec, forcément, des conséquences sur nos comportements, mais aussi sur le fonctionnement de notre matière grise.

Quand on lit sur le Web, une partie de l'info est perdue ou non traitée

En 2009, Gary Small et ses collègues de l'Université de Californie montrent par IRM, chez des personnes âgées de 55 à 78 ans, que la recherche sur Internet active bien plus de zones du cerveau que la lecture d'un livre. Plus étonnant : il suffit d'une semaine de pratique à raison de 1 heure par jour pour que les volontaires novices d'Internet activent eux aussi ces zones, notamment le cortex préfrontal impliqué dans la prise de décision et le raisonnement complexe. La pratique d'Internet pousserait-elle le cerveau à la réflexion ? Ce n'est pas si simple. « Lorsque le cerveau est très actif, c'est le signe que le traitement de l'information est long », indique Alain Lieury, professeur émérite de psychologie à l'université de Rennes. Internet pourrait donc activer plus fortement le cerveau qu'un livre, tout simplement parce que sa configuration est bien plus complexe !

Une grande activité est-elle synonyme d'une plus grande intelligence ? Il semble que non : « L'activité cérébrale d'un champion de mémoire est assez décevante : une toute petite région s'active ! », ajoute le Pr Lieury. En effet, quand il manipule un

outil avec expertise, le cerveau n'a plus besoin de mettre en œuvre beaucoup de ressources. Il use de stratégies simples mais efficaces. Exemple : apprendre par paquets, avec des catégories. « La mémoire à court terme, notre mémoire vive, ne dure que 20 secondes et ne peut contenir que sept unités maximum. Si je vous donne une liste de vingt mots, vous ne pourrez en retenir que sept. Mais si dans la liste je vous dis « éléphant », « lion » et « tigre », vous pouvez les regrouper en une unité. Il en restera donc six de disponible, et non quatre », remarque Alain Lieury. Une stratégie que l'on peut mettre en place sur Internet, à condition que la page ne contienne pas d'animations. Selon Eric Jamet, directeur du Laboratoire d'observation des usages des Tic (technologies de l'information et de la communication) à l'université de Rennes, « les animations apportent une surcharge de la mémoire de travail ». Et « bien » lire une information prend du temps : lorsque nous lisons un livre ou un écran, nos yeux reviennent sans cesse en arrière sans que nous en ayons conscience. Or, sur Internet, l'information est fugace. « Une partie est donc perdue ou non traitée », note le chercheur.

Internet est devenu le compagnon idéal pour des recherches rapides et ponctuelles. « Quand j'ai voulu connaître le taux de radio-

activité à Fukushima lors de l'explosion nucléaire au Japon, j'ai vite trouvé l'information sur Internet. Elle était juste, et plusieurs sites la confirmaient. Par rapport à une encyclopédie, Wikipédia est mieux informée, même s'il subsiste parfois des erreurs », estime Alain Lieury. Et si deux sources se contredisent, il suffit de continuer à surfer. « Aller sur plusieurs sites et croiser plusieurs sources est une bonne attitude. On raisonne, on aiguise son esprit critique », souligne Francis Eustache, professeur de psychologie à l'université de Caen et directeur de recherche à l'Inserm. La preuve : dans une étude publiée en avril,

Chercher sur Internet active plus de zones du cerveau que la lecture d'un livre. Mais une grande activité n'est pas synonyme de grande intelligence.



par mois sur leur mobile...

bonne pour le cerveau ?

l'internaute américain confronté à des rumeurs concernant les deux candidats à la Maison-Blanche en 2008 a su distinguer le vrai du faux. Selon l'auteur Kelly Garrett, de l'Université de l'Ohio, Internet permet de se forger sa propre idée, car il propage des rumeurs mais aussi des démentis.

Internet favorise un tri efficace sauf si on se contente de quelques clics

Internet maintient donc notre cerveau dans une ébullition constante qui favorise le discernement. Mais encore faut-il savoir gérer la masse d'informations, énorme. Com-

ment notre cerveau peut-il efficacement faire le tri ? En comparant la dernière information reçue aux précédentes, en décidant de la garder ou non, en la classant, la hiérarchisant au fur et à mesure, sous peine de se retrouver noyé rapidement ! Et l'effort cognitif consenti s'avère très vite payant : opérer une sélection lors de la mise en mémoire de l'information permet un meilleur rappel ultérieur, d'après une étude canadienne parue en mars. Selon Nigel Gopie et ses collègues de l'université de Toronto, le déclin de la mémoire avec l'âge provient d'une plus grande distraction lorsque les personnes âgées ins-

crivent les informations en mémoire : elles ne parviendraient plus à ignorer les informations non pertinentes.

L'outil Internet favorise un tri efficace, mais à condition que la recherche ne se résume pas à quelques clics. Outre l'information elle-même, le contexte dans lequel on en prend connaissance est primordial pour installer ensuite durablement l'information en mémoire, lors du processus dit d'« encodage » : savoir d'où elle vient, qui l'a dite, à quel moment, pourquoi... « Les informations d'encodage sont des informations que l'on s'approprie et qui contribuent à opérer un traitement en profondeur », commente Francis Eustache. Or, Internet a tendance à nous en dédouaner. « Une information, même provenant de différents sites, est véhiculée par le même support. Il n'y a pas de relief. Alors que la forme d'un quotidien est différente d'un journal à l'autre. Implicitement, cette différence contribue à prendre du recul », estime Benoît Le Blanc, directeur adjoint et chercheur à l'Ecole nationale supérieure de cognitique (ENSC) de Bordeaux. Ainsi, notre esprit critique mis en œuvre dès la première lecture de *Libération* ou du *Figaro* facilitera la mise en mémoire de l'information.

La répétition est nécessaire à la mise en mémoire

Au milieu d'un flot d'informations, l'internaute saura-t-il faire la synthèse de ce qu'il parcourt, pour garder une trace qui approvisionnera son stock de connaissances ? Pas sûr, d'autant que retenir un chiffre, tel le taux de radioactivité, lorsqu'on n'est pas spécialiste du domaine, demande un effort que l'on peut oublier de fournir sur le Web en surfant trop rapidement, sans revenir en arrière. On ne peut en effet se contenter de comprendre pour retenir. La répétition est aussi indispensable à la mise en mémoire. « Le fait de comprendre pour apprendre est le moteur de la mémoire sémantique, qui enregistre des concepts abstraits, tandis qu'apprendre par cœur guide la mémoire lexicale, qui ■■■



Le GPS concurrence l'hippocampe, la zone du cerveau qui nous permet de nous repérer. Or cette zone est très impliquée dans la mémorisation

■ ■ ■ enregistre la carrosserie des mots, mais sans le sens », indique Alain Lieury. « Les professeurs des écoles continuent de faire apprendre par cœur des poésies, des comptines : une aide pour s'approprier les connaissances, estime le Pr Eustache. Une mémoire qui fonctionne bien est capable à la fois de synthétiser l'information et d'être précise. »

A quoi bon apprendre par cœur, puisque l'ordinateur le sait !

Face à l'essor des nouvelles technologies de communication, la Corée du Sud, Singapour et Hong Kong envisagent de supprimer une grande partie de l'enseignement traditionnel qui reposait sur le « par cœur ». Car pourquoi apprendre alors que l'ordinateur le sait ? « Avec la numérisation des livres, on a potentiellement accès à la mémoire du monde et, en même temps, ne risque-t-on pas de transférer à ces technologies ce que le cerveau est censé engranger au cours de sa vie ? », s'inquiète Francis Eustache.

Notre capacité à mémoriser des faits personnels, stockés dans la mémoire autobiographique, semble aussi en péril. Cette mémoire est à la base du sentiment d'identité et de continuité dans le temps. Elle comprend des connaissances sémantiques personnelles (notre âge, nos goûts personnels...) et des souvenirs épisodiques (naissances, rencontres, anniversaires). Ces derniers sont associés au contexte dans lequel on les a mis en mémoire. On se rappelle comment on a appris ou vécu une naissance, car une émotion forte accompagne la prise d'information. Avec le temps, l'émotion tend à s'estomper, et les souvenirs épisodiques deviennent alors sémantiques. Or, Ian Robertson et ses collègues de l'université de Dublin ont montré, en 2007, que les plus jeunes retiennent moins d'informations personnelles que leurs aînés : 87 % des plus de 50 ans connaissent les dates d'anniversaire de leurs proches, contre moins de 40 % pour les moins de 30 ans, et un tiers des plus jeunes ne connaissent pas leur propre numéro de téléphone ! Pourquoi se donner la peine de le retenir puisqu'il suffit de le

sortir de sa poche pour le retrouver ? « La technologie n'a pas enlevé de connaissances, elle les a déplacées : le numéro de téléphone est désormais inscrit dans un répertoire, à portée de main », explique Benoît Le Blanc.

Un autre outil a un impact direct sur notre cerveau : le GPS. Il occupe tout simplement la fonction de la zone censée nous permettre de nous repérer, l'hippocampe, très impliquée aussi dans la mémorisation. « Le cerveau cherche naturellement à s'économiser : avec le GPS, il y a juste à entrer l'adresse ! ironise le Pr Eustache. Il va donc naturellement se reposer sur des outils. Et le GPS est une prothèse qui fonctionne. » La sentence peut être lourde : des études canadiennes de 2010 montrent une moins bonne activité et un plus petit volume de matière grise dans

l'hippocampe, chez des personnes habituées au GPS par rapport à celles qui ne l'utilisent pas. Néanmoins, grâce à la plasticité cérébrale, on peut imaginer que l'apport du GPS peut être positif : la zone mobilisée pour se repérer et mémoriser son espace, libre, servira à d'autres activités cognitives. Comme chez un conducteur débutant qui prend de l'assurance : de nombreuses régions initialement mobilisées pour conduire sont ensuite recrutées pour discuter, se détendre, anticiper...

Savoir n'est plus la priorité. Il faut avant tout savoir chercher

L'extension de certaines capacités cognitives pourrait donc se faire aux dépens d'autres. Dans une étude de 2009, Patricia Greenfield, de l'Université de Californie, à Los Angeles, dresse le bilan de l'impact des nouvelles technologies sur le cerveau. Pour elle, la confrontation précoce avec des images provenant de la télé, des jeux vidéo augmente la capacité à se représenter et comprendre les images. Et ce développement des capacités visuo-spatiales se fait au détriment de processus de réflexion, comme la résolution

de problèmes, la pensée abstraite ou encore l'imagination. Et si l'immersion dans un jeu vidéo et le fait de surfer d'un site à un autre boostent la capacité à se déplacer et s'orienter — une capacité clé dans le monde virtuel —, cela se fait au détriment du développement du langage, nécessaire à la réflexion, à la création de liens entre différents concepts.

Par ailleurs, les nouvelles technologies modifient l'approche de la connaissance même : savoir n'est plus la priorité, il faut avant tout savoir... chercher. Même la

façon d'enseigner va dans ce sens : « Avant, l'enseignement couvrait le sujet d'étude, souligne Benoît Le Blanc ; maintenant, l'enseignant donne l'appétence pour que les étudiants approfondissent le sujet par eux-mêmes. » Selon le chercheur, les nouvelles technologies doivent être intégrées à l'enseignement, mais pas n'importe comment : la curiosité stimulée par le zapping doit obligatoirement être figée par la concentration. Autrement dit, même si l'apprentissage peut être ludique, pour être efficace, il ne peut pas faire l'économie du jus de crâne. ■



NOS RÉFÉRENCES

Livres

- « Une mémoire d'éléphant ? », A. Lieury, éd. Dunod.
- « Les Chemins de la mémoire », F. Eustache et B. Desgranges, éd. Le Pommier.
- « Tout ce qui est mauvais est bon pour vous », S. Johnson, éd. Privé.



Le livre

Les éditeurs retrouvent le chemin de la stabilité

Selon une enquête GfK, le marché se tient plutôt bien au début de l'année.

Selon l'institut GfK, «après une année 2009 particulièrement dynamique (+3,4% en volume et +3,9% en valeur) et marquée par le phénomène planétaire *Twilight*, de Stephenie Meyer, l'année 2010 marque le retour à la stabilité, qui caractérise habituellement le marché du livre». Celui-ci a réalisé l'an dernier un chiffre d'affaires de 4,19 milliards d'euros (en très légère baisse de 0,5%), tandis que 377 millions de livres neufs (-0,5% également) ont été vendus sur la même période.

«Les deux premiers mois de l'année 2011 connaissent une évolution positive à la fois en volume (+3,1%) et en valeur (+3,2%). Les fondamentaux du marché restent solides», commente Philippe Person, directeur Entertainment chez GfK Retail and Technology France.

Des titres inattendus

Les méthodes de régime accaparent le plus gros des ventes. Sur le marché du livre, chaque année est caractérisée par un événement majeur. Après une année 2008 *Millenium* (1,4 million de ventes cette année-là pour la trilogie), une année 2009 *Twilight* (2,9 mil-

lions d'unités vendues), l'année 2010 restera marquée par la méthode de régime de Pierre Dukan. Celle-ci classe trois titres dans le top 10 des meilleures ventes de l'année. Dans ce classement, on trouve deux titres inattendus: le pamphlet de Stéphane Hessel *Indignez-vous*, chez Indigène, qui totalise à fin février 2011 près de 1,7 million d'exemplaires vendus, et *Métronome* de Lorànt Deutsch, chez Michel Lafon, qui totalise aujourd'hui plus de 900000 exemplaires vendus avec sa version illustrée. La répartition des ventes par segment de marché se caractérise elle aussi par sa stabilité

par rapport à 2009. Littérature, jeunesse, bande dessinée et loisirs/vie pratique constituent toujours le quatuor de tête et représentent à eux quatre les deux tiers du CA du marché. La littérature générale se maintient grâce à un top 10 performant et des transformations grand format/poche qui prolongent la durée de vie des œuvres. Sur le segment de la BD, on observe un retour de tendance pour les mangas (en croissance jusqu'en 2008, en baisse cette année). Mais la BD traditionnelle revient en force, grâce à la sortie de nouveaux opus de séries traditionnelles. ■

“ Au-delà du livre, de plus en plus d'objets ”

Natacha Hombourger, chef de groupe Livres chez GfK Retail and Technology France



Sur le segment des loisirs, on observe la poursuite d'une orientation plaisir avec toujours plus de titres au format coffret! Ceux-ci ont représenté 15% du CA de ce segment en 2010. Enfin, le secteur jeunesse est en baisse, principalement en raison du contre-coup du phénomène *Twilight* de 2009. Si l'on neutralise cet effet, ce segment retrouve le chemin de la croissance. Celle-ci est alimentée par les albums, les coloriages et les jeux, ainsi que les licences. Le développement de nouveaux formats fait ainsi du livre jeunesse un objet de plus en plus travaillé, au-delà du simple contenu d'édition.



> Lire cet article sur le site web

Hemingway : une vie

Il y a cinquante ans, le 2 juillet 1961, le grand écrivain américain se tirait une balle dans la bouche. Avec des documents souvent inédits, « Hemingway, la vie, et ailleurs » ([Michel Lafon](#)) fait revivre le mythe. 1904. Ernest pêche dans la Horton Creek, il a cinq ans. Cette photo, prise par son père, fut longtemps conservée dans la famille. Lire l'article Il a été l'ogre du XXe siècle.

Les femmes, l'alcool, la chasse, la littérature, la guerre, les femmes encore, tout y passait. Il a dévoré l'existence comme un loup, a publié sept romans, six volumes de nouvelles de son vivant, puis dix autres livres l'ont été après sa mort. C'était un brave garçon de l'Illinois. Il est devenu Prix Nobel, célèbre dans le monde entier. La légende s'est emparée de lui. Il est vrai qu'Ernest Hemingway l'a fabriquée lui-même, cette légende : de sa voix tonitruante il engueulait les bourgeois, insultait les réactionnaires, invitait les bagarres et donnait des ordres que nul ne suivait.

Signe de sa célébrité : il a son coin à La Closerie des Lilas, à Paris, sa plaque au Harry's Bar de Venise, sa bouteille à Key West, sa statue à La Havane. En 1933, à Berlin, les nazis brûlèrent ses œuvres. Franchement, c'est un accomplissement. Ajoutons qu'un bistrot, au sud de Miami, affiche fièrement une pancarte « Hemingway a pissé ici ».

C'est dire. Son père était médecin, sa mère musicienne. Le petit Ernest eut une enfance confortable à Oak Park, dans l'Illinois, entre plusieurs clochers chrétiens : baptiste, catholique, protestant, calviniste. Pas étonnant qu'il se soit demandé, plus tard : « Pour qui sonne le glas ? » Très vite, occupé à jouer au foot, à boxer, à skier, il met au point une façon d'écrire qui n'empête pas sur sa vie : « Faire des phrases courtes. Des paragraphes courts.

De la vigueur. » Carré, le regard haut et la bouche bien dessinée, il met en effet de la vie dans sa littérature, et de la littérature dans sa vie. Il aurait dû être avocat ou chirurgien, il choisit de courir le danger. À 19 ans, il est sur le front allemand, admirant les bombardements et pleurant sur les morts.

C'est là, dans la boue de Milan, sous les balles, qu'il est blessé et qu'il comprend une chose : « L'immortalité n'est qu'une illusion. » Au fond, Hemingway courait parce qu'il était un homme désespéré. Il y avait de quoi : l'humanité le décevait, le rhum n'était pas suffisant, et Paris, où il vécut quelques années, était une fête transitoire. Avec son bérét et sa moustache, il fréquente La Coupole, trinque avec Picasso, couvoie James Joyce, et couche sans doute avec Kiki de Montparnasse.

Il était marié, certes. Et alors ? Il aimait les femmes, l'action, la vitesse. Dans les années vingt, il est prolifique : près d'une centaine d'articles pour le Toronto Star, sur tous les sujets : la pêche à la mouche, les corridas en Espagne, la guerre en Turquie, les voyages en Europe ou le goût du café en Italie. Désordonné, pressé, il perd sa valise et ses manuscrits, perfectionne la gueule de bois (on lui attribue l'invention du cocktail tom collins, mais on lui prête tant de choses...), examine le pénis de Scott Fitzgerald pour l'assurer de sa normalité, et publie son premier roman, *Le soleil se lève* aussi. Finalement, il divorce après avoir tiré une chasse d'eau qui lui tomba sur la tête.

C'est là que commence la saga Hemingway : cet homme s'ennuyait facilement. Il emmène sa nouvelle épouse, ses deux fils et sa fille à la pêche au marlin bleu dans l'Atlantique, file chasser l'éléphant au Kenya, saute à pieds joints dans la guerre civile espagnole, s'installe en Floride avec une troisième épouse aussi décidée que lui (Martha Gellhorn était reporter), et élève des chats. Des dizaines. Aujourd'hui, quand on se promène dans sa maison de Key West, où trône encore sa machine à écrire Royal, le guide, amicalement, vous signale que ces matous sont les descendants de ceux du « grand écrivain Ernest Miller Hemingway ». Lequel abandonne, une fois de plus, toute la ménagerie pour libérer Paris en décembre 1944. En remontant vers la capitale, en Jeep avec un jeune cinéaste de la 166th Signal Company, il stoppe à Rambouillet pour s'amuser dans un bordel célèbre à cause de ses dames à la poitrine généreuse.

Le jeune cinéaste, Russ Meyer, consacra le reste de sa vie à filmer des (très) gros seins. Merci, Hemingway ! Moyennant quoi, parvenu sur les Champs-Élysées, l'écrivain s'accoude au bar du Ritz et s'endort, soûl comme un Polonais, sur un lit de drap fin. Il se remarie. Il voyage encore. Il voit ses amis mourir.

Il méprise sa santé. Peu à peu, son corps le lâche : trop d'alcool, trop d'énergie, trop de tension artérielle, trop de travail. Mais c'est à cette époque, en pleine dépression, qu'il signe son livre le plus célèbre : *Le Vieil Homme et la mer*. Le succès est immense, il aurait pu en profiter.

Mais non : « Il faut que je reparte, je ne sais pas pourquoi. » Il repart en Afrique, et son avion s'écrase. Il en prend un autre, qui s'écrase aussi. Fracture du crâne. En 1954, à 55 ans, ayant reçu le prix Nobel, Hemingway ressemble à un vieil homme.

La mélancolie le taraude : « Écrire, c'est se condamner à une vie solitaire, dans le meilleur des cas. S'il devient bon, l'écrivain se condamne à une vie d'éternité, chaque jour. » Il abandonne le soleil du Sud pour les forêts de l'Idaho. Son esprit commence à s'embrouiller. Pis : il ne peut plus boire - mais il boit quand même. Pis encore : il ne peut plus faire l'amour - mais il essaye encore.

Le 2 juillet 1961, il prend son fusil de chasse Boss calibre 12, à platines démontables, gâchette articulée, éjecteur automatique, canon de 74 cm, crosse anglaise en noyer veiné, et se tire une balle dans la bouche. Son père s'était suicidé. Sa sœur se suicida. Son frère aussi. Sa petite-fille, Margaux, également.

Son fils Gregory commença par se faire implanter un seul sein pour devenir presque femme et mourut, abandonné et fou, en prison. Toute sa vie, en forgeant sa propre destinée, Ernest Hemingway réussit à se détruire avec application. Il imposa une mode : celle de l'écrivain va-de-la-gueule, macho, un peu vaniteux, casse-cou, séduisant et coureur d'aventure. Il eut des dizaines - des centaines ? - d'imitateurs, qui pensaient qu'il suffit de boire et de pêcher au gros pour bien écrire. Mais Hemingway savait une chose que ses copieurs ne savent pas : « Vivre sa vie, ce n'est pas une existence », disait-il.

<http://www.vsd.fr/contenu-editorial/photo-story/l-oeil-de-vsdf/284-hemingway-unc-vie>